La B.D. reste à Sierre

Autor(en): **Miserez, Marc-André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **24 (1987)**

Heft 869

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1019719

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Où donc avait passé le XIXe?

■ (*ag*) Les robes n'étaient pas romaines, ni les barrettes cardinales, donc le cortège qui, cérémonialement, s'avançait dans la nef gothique ne devait pas être une procession. Les clercs de l'Académie se souvenaient de la naissance théologique de leur institution. 450 ans plus tard, ils se sont, comme on dit dans le langage mondain, ressourcés. La célébration fut très belle et très digne.

Ceux qui s'exprimèrent, s'interrogeant à haute voix sur la vocation présente de l'Université, devaient aussi laisser parler la mémoire, cette reconnaissance par le souvenir (qui dit le toujours connu, le reconnu).LLEE de Berne ne pouvaient être oubliées, au titre de fondateurs. Ils furent ceux de la première pierre et maîtres du Château pour deux siècles et demi.

Mais ce qui surprenait, ce fut, dans une étonnante concordance des allocutions, l'absence de mémoire pour tout le XIXe siècle, qui demeure le siècle I de la souveraineté vaudoise.

Le souci du Grand Conseil de donner, dès 1806, un statut légal à l'Académie est la première de ces étapes qui par Charles Monnard, Louis Ruchonnet et Eugène Ruffy firent de la Haute Ecole une Université. Célébrant sa naissance, l'Université oubliait sa majorité.

Il est vrai que les clercs et le pouvoir ont pu connaître des conflits. Mais l'omission du XIXe siècle n'était pas une revanche sur les épurations imposées par Druey: le porte-parole des toges universitaires avait salué, protocolairement et avec respect, les vestons noirs des autorités.

L'effacement du XIXe siècle a pourtant un sens objectif.

Je sais bien qu'une cérémonie n'est pas un cours d'histoire, que l'évolution de l'Université, XIXe compris, a été présenté dans des cahiers spéciaux, notamment par la *Gazette de Lausanne*, qu'une exposition historique est ouverte au Musée de l'Ancien Evêché, etc...

Mais encore, significatif! Le logo du 450e nous fait passer directement de la Cité à Dorigny. Le Palais de Rumine, où siège pourtant toujours le Sénat de l'Université, semble n'avoir été qu'une halte pour un séjour transitoire avant le grand déménagement extra-muros.

L'omission du XIXe tient peut-être à ce que son idéologie ne prépare plus les interrogations des temps présents.

L'Université est aujourd'hui correctement alimentée par le budget; malgré des restrictions de personnel, elle peut former des milliers d'étudiants; au rythme des nouvelles constructions, elle est équipée de façon moderne. Elle jouit d'une assez grande autonomie. Pas de tension importante avec l'autorité politique, ni de rejet du peuple vaudois.

Dans les rangs des étudiants, nul mouvement contestataire observable. L'Université n'est perturbée par aucun courant historique; en roue libre dans une société qui lui fait une grande place: sa responsabilité, autonome, d'autant plus grande.

Le XIXe siècle lui assignait une mission: faire progresser la connaissance, donc l'humanité et manifester par son universalité la cohérence du savoir.

Mais aujourd'hui l'enseignement est éclaté à la fois sous l'effet du nombre des étudiants qui exige des maîtres plus nombreux et par la spécialisation toujours plus poussée de la recherche. Le développement est buissonnant, sans véritables échanges interfacultés, sans garantie de cohérence et d'avancée sûre.

Les liaisons du savoir, quand elles sont explorées, sont rarement thématiques, mais portent plutôt sur les instruments de connaissance; d'où l'importance accordée partout à la linguistique, à la sémiologie, aux outils de communication et d'analyse.

On comprend que, dans cette perspective, l'étude des textes bibliques avec des outils linguistiques nouveaux, dans un esprit de libre examen, qui était l'enseignement des premiers professeurs de l'Académie à la Renaissance ait paru plus proche que le progressisme du XIXe siècle, Viret plus contemporain que Ruffy.

Les capacités nouvelles de certaines disciplines qui touchent à la vie, médecine, biologie, posent de surcroît de difficiles et nouveaux problèmes éthiques.

L'Université peut fuir en avant pour échapper à ces interrogations-là: s'affirmer dans la croissance, le management, le buissonnement, car l'interrogation réflexive est difficile, angoissante.

Au jour anniversaire, sous le décorum, cette inquiétude, que traduisait l'omission du XIXe siècle, était perceptible. A sa manière vaudoise, l'Université découvrait le postmodernisme.

Qu'en restera-t-il dans les lendemains de fête? L'histoire, d'ailleurs, ne se laisse jamais éluder, même vaudoise.

La B.D. reste à Sierre

■ (*mam*) Entendu l'autre jour à la radio romande, un responsable du festival de la bande dessinée de Sierre notait la proximité du Salon du livre et de la presse de Genève, qui cette année a attribué un prix de 25 000 francs à un auteur de BD. Impérialisme genevois; concurrence déloyale à une manifestation culturelle originale parce que tenue hors de l'axe lémanique?

Pour l'éditeur Pierre-Marcel Favre, le problème *ne se pose qu'à ceux qui veulent bien être dérangés*. La distance spatiale et temporelle qui sépare les deux rencontres exclut toute concurrence. L'organisateur rappelle que le Salon genevois a connu le succès que l'on sait malgré le Salon de Paris, tenu à peine deux mois auparavant. Son but est *d'inclure et non d'exclure*. Une foire de l'imprimé ne peut pas faire abstraction de la BD, ceci d'autant moins que certains éditeurs de livres "classiques" font également de la bande dessinée, *nous ne pouvons tout de même pas demander à Albin Michel de venir sans ses BD*. Pour ce qui est des prix, la politique du Salon de Genève est d'offrir une récompense par catégorie, il n'y a donc rien d'extravagant à en donner un aussi pour la bande dessinée qui, qu'on le veuille ou non, est un phé-nomène bien vivant ... les visi-teurs de l'excellent festival sierrois n'auront pas attendu 1987 pour s'en convaincre.